

D1

La femme de ménage, jupe noire et chemise blanche sous son tablier, hôtellerie 5 étoiles oblige, frappa trois fois avant d'utiliser son passe pour ouvrir la dernière chambre qui lui restait à faire en ce beau matin d'octobre. Les rideaux ouverts laissaient passer la lumière automnale de la célèbre station balnéaire normande, qui accueillait chaque année le Festival du cinéma américain.

Se retrouvaient dix jours à Deauville tous les ans, acteurs et actrices, journalistes du monde entier, directeurs de la communication de toutes les marques de luxe et de biens de grande consommation, qui avaient placé à prix d'or leurs produits dans les super productions hollywoodiennes. Les Russes, Chinois, Indiens, Brésiliens, Sud-africains et tout ce que le monde comptait de pays grands et émergents s'y déplaçaient aussi pour comprendre le modèle, le copier ou le contrecarrer.

La femme de ménage pénétra plus avant dans la chambre et poussa un petit cri de surprise en apercevant un homme en smoking allongé sur son lit. « Excusez-moi monsieur » et elle ressortit aussitôt de la pièce. Dans le revers de son col, un petit émetteur qu'elle pressa pour l'allumer : « allô directrice, un homme dort toujours dans la 410, et j'ai fini tout l'étage, j'attends ou je peux partir ? »

Strictement interdit, mais la directrice en question mit en marche les six caméras cachées dans les Winkler de la chambre 410, à tête pivotante. C'était extrêmement pratique pour enregistrer les images qui ne devaient pas l'être, et les revendre aux mafias qui savaient les transformer en argent ou en services.

En l'occurrence, chaque caméra renvoyait l'image de la même scène, celle d'un homme effectivement allongé en smoking sur un des deux lits, les bras en croix. La directrice fit un retour rapide sur les images enregistrées depuis la veille, et nota qu'il était entré dans sa chambre à 00:24, s'était étalé tout habillé sur son lit, et n'en avait plus bougé. Et n'en bougea plus du tout, de 00:24 à midi ce jour, était-ce possible ? La directrice saisit un talkie-walkie : « Arthur, pouvez-vous venir immédiatement dans mon bureau. » L'homme d'une cinquantaine d'années, bien habillé, grand, athlétique, quitta le hall d'entrée où il faisait mine de lire la gazette qui annonçait les projections des films en compétition de l'après-midi. Il contrôlait également qu'aucun VIP de l'hôtel n'était importuné par les badauds qui s'amassaient derrière le cordon de sécurité tenu par deux de ses hommes, dont l'habillement, les lunettes de soleil et la coupe de cheveux ne laissaient aucun doute sur leur fonction et capacité de nuisance. Arthur frappa deux petits coups et ouvrit la porte sans attendre la réponse de la directrice.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Arthur, jetez un œil sur ces images.

– Hum.

– Oui, je crois n'avoir jamais vu quelqu'un dormir douze heures sans bouger un petit doigt de la sorte.

– Pouvez-vous zoomer sur les yeux, normalement, toutes les deux heures, ils doivent s'agiter sous les paupières.

– *Rapid Eye Movements*, je les ai cherchés, j'ai une séquence à 02:04, puis plus rien.

– Un cycle de sommeil d'une heure quarante, puis l'homme serait décédé ?

– Que décidons-nous ?

– Entrer dans la chambre avant la police, c'est courir le risque d'accusation ou de soupçon inutile, que savons-nous de l'homme en question ?

– Un garde du corps, celui de la cliente chinoise en 406, émissaire de son gouvernement.

- Espérons que le décès est naturel, j'appelle la commissaire.
 - Pouvez-vous leur demander d'être discrets, il y a suffisamment de photographes au mètre carré pour que la nouvelle se répande aussitôt et que nous ne maîtrisions pas l'impact sur la valeur de notre marque.
 - Je le leur demanderai, en même temps, qu'on parle de nous en bien ou en mal, c'est toujours bon pour la notoriété.
 - Arthur, faites votre travail, je ferai le mien.
 - Bien, je cherchais à être profitable à mon employeur, en bon mercenaire.
 - Nous déciderons de la publicité à faire quand nous connaîtrons les causes exactes de la mort de ce gorille, mon Dieu quelle masse !
- Arthur sortit du bureau exigü de la directrice, attendant à la pièce beaucoup plus vaste où elle recevait les clients de l'hôtel qui souhaitaient la rencontrer pour lui demander ce qu'on ne demande même pas à un concierge aux clés d'or capable de vous ouvrir toutes les portes.
- Commissaire, je ne vous dérange pas ?
 - Bonjour Arthur, j'entre dans un restaurant, faites vite.
 - Je crains de gâcher votre déjeuner.
 - Je rejoins mon fiancé, tout ira bien.
 - Un cadavre de cent vingt kilos, chinois, en smoking sur son lit, ne serait-il pas de nature à gâcher votre déjeuner ?
 - Ah ? S'il est mort, en même temps, il n'y a plus urgence.
 - C'est vous qui voyez. Ma directrice souhaite votre plus grande discrétion, serait-ce possible ?
 - Il n'est de l'intérêt de personne que ça s'ébruite trop vite. Pour l'instant, qui est courant ?
 - La directrice, moi et vous.
 - Qui l'a découvert ?
 - La femme de ménage, mais elle a cru qu'il dormait.
 - Et comment savez-vous qu'il est mort ?
 - Les caméras.
 - Bon sang, Arthur, vous m'aviez promis.

- Oui commissaire, je pensais aussi qu'elles avaient été enlevées.
- Ne vous foutez pas de moi, vous avez forcément vérifié par vous-même.
- J'ai demandé qu'on retire le logiciel d'analyse des images. Les caméras seules ne servaient à rien, je les ai laissées en place.
- La preuve que non.
- Cette fois, c'est pour la bonne cause, si j'ose dire.
- Vous aviez raison, mon déjeuner est foutu. J'arrive.

Catherine était jeune, brillante, plus jeune commissaire divisionnaire de France. Elle avait pu choisir son terrain de chasse en sortant major de sa promo de l'École Nationale Supérieure de la Police, et ce retour dans sa Normandie natale après ses études à Paris l'enchantait chaque matin quand elle prenait son café dans son petit appartement en regardant la mer. Son sujet de mémoire s'intitulait *De la conscience à l'ère digitale*, explorant à la fois l'impact du numérique sur nos consciences, et sur la possibilité pour les IA (intelligence artificielle) de développer leur propre conscience. En 2017, les premiers soupçons apparurent chez quelques chercheurs qui avaient observé des robots s'automotiler et même se jeter à l'eau, comme pour se suicider.

Catherine entra dans la première voiture en libre accès qu'elle trouva devant le restaurant et dicta sa destination « Hôtel Normandy » avant de pianoter sur son écran tactile déplié ses premières recherches sur Qwant-um, version sécurisée du moteur de recherches de la DGGN, Direction générale de la Gendarmerie nationale, enfin fusionnée avec celui de la police. Les recherches croisées sur l'ensemble des fichiers des deux administrations faisaient souvent mouche en quelques secondes, pour qui savait les utiliser. Si le mort était chinois, il faudrait sûrement demander des autorisations d'enquête internationale, plus ou moins longues à obtenir, à moins que le décès ne soit naturel, ce qui serait plus simple pour tout le monde. La voiture électrique fila sans bruit en évitant les premiers bouchons jusqu'à l'entrée de service de l'hôtel. Arthur

l'y attendait, par intuition masculine ou connaissance des réflexes de la gent policière. Il ouvrit la portière et tendit le bras pour aider Catherine à sortir du véhicule.

Arthur emmena d'un pas rapide Catherine dans le bureau de la directrice. Les deux femmes, sans bien se connaître, s'étaient rencontrées plusieurs fois. Les affaires délicates dans un hôtel de cette taille et de ce standing n'étaient pas rares.

- Bonjour commissaire.

- Bonjour madame.

- Je vous propose d'aller immédiatement dans la chambre.

- Montrez-moi d'abord les images.

- De quelles images voulez-vous parler ?

- Ne me prenez pas pour une imbécile.

- Bien sûr que non, mais comment pouvez-vous connaître l'existence de ces images ?

Arthur sentit qu'il était temps d'intervenir.

- C'est moi qui ai prévenu la commissaire que nous savions qu'il y avait un décès dans la 410 grâce à nos caméras, et qu'elle serait donc la première à entrer dans la chambre depuis que la femme de ménage en est sortie sans avoir touché à rien.

- Et je vous avais officiellement demandé de retirer toutes les caméras de vos deux cents chambres, ajouta Catherine.

- J'ai demandé à Arthur de le faire, et il m'a affirmé qu'en retirant de l'ordinateur central le logiciel d'analyse, les caméras deviendraient inactives, répondit la directrice.

- Sauf que vous avez réussi à les activer ce matin depuis votre bureau, je devrai en référer au préfet puisque mes ordres ne vous ont pas suffi.

- Bon, coupa Arthur, vous voulez voir les images, commissaire, ou nous montons ?

- Faites-moi une copie de ces images, je les regarderai plus tard. J'ai prévenu le médecin légiste, il devrait être arrivé.

Arthur afficha sur le multi-écran l'image du hall d'entrée. Catherine reconnut son collègue médecin au comptoir, qui demandait sans doute à voir la directrice. Tous les trois partirent

à sa rencontre.

La directrice ouvrit la porte de la chambre 410 à l'aide de son passe magnétique, et laissa entrer en premier la commissaire et le médecin légiste. Les deux prirent des photos à l'aide de leur tablette, photos immédiatement transmises à Qwant-um qui retournait non seulement les informations sur la scène, mais orientait également le travail des deux policiers. Catherine activa le mode vocal.

– Prenez sept photos du visage du défunt, de face, de profil droit et gauche, implantation capillaire, yeux, nez, bouche.

– ...

– Collez successivement les cinq doigts de sa main droite sur la tablette...

– ...

– Prenez-lui un de ses cheveux...

Catherine connaissait par cœur les premières instructions de l'IA Polisse. En revanche, elle restait fascinée par la vitesse à laquelle son enquête progressait, de façon infiniment plus rapide, exhaustive et méthodique, mieux que n'importe quel commissaire au monde en serait capable, sans aucun préjugé. Elle, Catherine, avait déjà eu ses premières impressions, intuitions, mais elle aurait été incapable de se déterminer entre les dizaines de scénarios qui émergeaient dans son cerveau. Arthur était moins familier des scènes de crime, s'il s'agissait d'un meurtre, mais il aurait donné cher pour savoir là, à l'instant, si c'était une mort naturelle ou non.

Catherine s'adressa à sa tablette.

– IA Polisse.

– Oui, j'écoute.

Les caméras présentes dans la chambre attestent que la personne est entrée à 00:24 dans sa chambre, s'est allongée et endormie aussitôt, et qu'elle a rêvé entre 01:54 et 02:04, puis aucune trace d'activité.

Je comprends, je ne peux pas déterminer la cause de la mort sans intervention du médecin légiste, qui le découpera selon

mes instructions, quand vous aurez transporté le cadavre à la morgue. Il s'appelle Lee Jackson, né le 8 août 2031, dans la banlieue de Pittsburgh, père américain, mère chinoise, étudie jusqu'à 18 ans puis demande la nationalité chinoise qui lui est accordée le 13 septembre 2050. S'engage dans l'armée chinoise, dossier indécryptable, puis devient trois ans plus tard joueur de football américain professionnel, troisième ligne, 1m89, 119 kilos, 10 secondes 9 au 100 mètres, à comparer aux prestations du joueur de rugby néo-zélandais Lomu dans les années 2000, réussit à passer le concours très sélectif du Parti en 2061. Son visa pour ce voyage en France mentionne qu'il est le garde du corps de Mme Chu-Lai. Officiellement. Je continue à fouiller, je suis en train de visionner toutes les images de toutes les caméras depuis son arrivée à Roissy jusqu'à l'entrée dans sa chambre hier soir à 00:24. Je serai en mesure de vous donner le nom de toutes les personnes qu'il aura croisées pendant son séjour sur notre sol.

– Merci, IA Polisse.

Catherine s'adressait à son IA comme à une personne, ce qui ne surprend personne. Depuis l'arrivée dans les années 2020 des IA vocales, comme celles de Google, Amazon Echo, Siri et compagnie, les progrès avaient été fulgurants. Non seulement les IA nous comprenaient, mais elles s'adressaient à nous exactement comme l'aurait fait le plus bienveillant de nos compagnons, avec notre propre champ lexical, intonation, scansion, de sorte qu'elles forçaient notre système empathique à lui retourner la même prévenance.

– J'emmène le corps, commissaire ?

– Oui, discrètement, par la sortie de service. Vous croyez que deux brancardiers suffiront ? demanda Catherine au médecin légiste.

– Si ça ne vous embête pas, intervint Arthur, j'appelle un ami déménageur spécialisé dans le lourd et le fragile, qui a un robot qui fera parfaitement le travail, et personne ne se posera de questions. La sortie de service est connue des photographes,

hélas.

– Faisons comme ça, acquiesça Catherine, puis se tournant vers le médecin légiste, elle ajouta : transmettez-moi aussitôt que possible les conclusions de l'autopsie.

– Bien entendu, commissaire.

– Merci pour la discrétion, murmura la directrice.

– Ça m'arrange aussi, il y a six mille invités officiels au festival et vingt-cinq mille spectateurs quotidiens. S'il y a eu meurtre, il me reste six jours pour trouver le coupable, à condition qu'il ait une raison de ne pas partir avant la fin du festival, dit Catherine.

– Vous pensez qu'il s'agit d'un meurtre ? demanda Arthur.

– Je ne sais pas, mais apparemment nous avons affaire à un athlète, jeune, je doute de la possibilité d'une crise cardiaque ou d'une rupture d'anévrisme.

– En smoking et sans aucune trace de coup, il aurait ingéré un poison mortel ?

– Arthur, je ne me pose plus de questions auxquelles je sais que la réponse existe, dans quelques heures nous connaissons la cause du décès. En attendant, donnez-moi les fichiers de vos caméras, celles de la chambre et celles de toutes les parties communes de l'hôtel.

Quelques minutes plus tard, un camion CRISTAL INTEGRAL DEMENAGEMENTS se gara près de l'entrée de service. En sortirent deux solides gaillards encadrant un robot en forme d'œuf géant monté sur chenillettes blanches, très élégantes, anthropomorphisé par le dessin d'une moustache sous ses quatre paires d'yeux lui assurant une vision à 360 degrés. Une fois dans la chambre, l'œuf s'ouvrirait, six bras saisiraient délicatement Li, le basculeraient verticalement pour le placer à l'intérieur, puis se refermeraient. Les deux gaillards l'encadrant ne servaient qu'à donner l'impression visuelle que tout était sous contrôle humain. Les petits robots, les drones, les voitures autonomes faisaient partie du paysage quotidien depuis une quarantaine d'années, mais les gros robots faisaient toujours peur et avaient été bannis, sauf encadrés par des hommes.

Arthur avait laissé le robot travailler seul, en demandant aux camionneurs de rester dans le couloir. Il était inutile qu'ils sachent ce qu'ils allaient transporter.

- Où livre-t-on le chargement, monsieur ?

- À la morgue, répondit-il, après une brève hésitation.

Arthur se sentit bête. Tout chef de la sécurité qu'il était, et Dieu sait qu'il avait bourlingué, cette situation était nouvelle et il venait de livrer une information sensible à deux inconnus.

R1

Javik était un pêcheur islandais, peu bavard, dur au mal, dont le chalutier emportait à chaque voyage quatre marins aguerris, qui rapportaient du poisson dit de haute mer, à la valeur considérable, compte tenu de la qualité de ceux élevés industriellement, aucun gouvernement n'ayant réussi à faire interdire les méthodes productivistes qui permettaient à une population mondiale toujours croissante d'accéder à cette protéine animale. Javik pouvait parcourir des distances considérables pour ne revenir qu'une fois les cales pleines, et il n'était pas rare qu'il reste jusqu'à vingt jours en mer. Le responsable de la plateforme Aisis, du groupe Gazprom-Exxon, de forage en mer du Nord ne fut donc pas surpris de voir sur son radar l'écho du chalutier de Javik, et vaqua à d'autres occupations jusqu'à ce que le radar émette un signal sonore signifiant une urgence opérationnelle. L'IA Sisia qui contrôlait la plateforme Aisis, ou assistait son responsable, selon l'idée qu'on se fait de qui commande qui, ou quoi, prit la parole.

- Chef, je trouve surprenant que ce chalutier se dirige en ligne droite vers nous.
- En effet, depuis longtemps ?
- Depuis qu'il est entré dans notre champ radar, et j'ai commandé les images satellites. Il se dirige vers nous depuis deux jours, il était encore au large de l'Islande avant-hier.
- Peut-être cherche-t-il un banc de poissons à proximité ?
- Il n'y a pas de banc de poissons à proximité.
- Peut-être plus au large et il va passer près de notre plateforme.
- Il n'y a pas non plus de bancs de poissons dans un rayon de

1 000 kilomètres autour de nous, j'ai vérifié.

- Que fait-on ? Nous ne sommes pas équipés de missiles !

- On l'appelle et on lui demande de détourner sa route...

- Tu as ses coordonnées ?

- Oui, j'ai envoyé un de nos drones, j'ai l'immatriculation, donc le nom du capitaine et sa fréquence radio.

- Merci, Sisia, passe-le-moi.

Le temps était clair, le soleil au zénith, mais bas dans cette partie du globe à cette saison.

- Ici le chef de la plateforme pétrolière Aisis, Jacques Mercier, suis-je bien en train de parler au capitaine Javik ?

Les logiciels de traduction automatique étaient incorporés à leurs outils de télécommunication.

- Ici Javik, j'écoute.

- Vous faites route droit sur nous, vous connaissez les règles internationales, à tribord toutes avant que je ne sois obligé d'employer d'autres moyens pour ne pas risquer d'être accidenté par votre chalutier.

- Quel sens de l'hospitalité, monsieur Mercier. Commencer par des menaces !

- En fait j'aurais dû vous appeler plus tôt, maintenant il faut que vous changiez votre cap rapidement, vous me comprenez.

- Oui, monsieur Mercier, je vous comprends, mais j'ai une mission à accomplir.

- Une mission ? Qui me concerne en quoi ?

- Je dois détruire votre plateforme.

- Mille sabords, comme aurait dit le capitaine Haddock, vous avez perdu la tête ?

- J'ai l'impression au contraire d'avoir toute ma tête.

- Que vous apporterait de nous détruire ? Vous savez en plus que c'est impossible ! Nous sommes construits pour résister à beaucoup plus lourd que votre petit bateau.

- Je sais M. Mercier, mais mon petit bateau comme vous dites peut détruire quelques organes très sensibles de votre plateforme.

Jacques Mercier était formé pour extraire du brut, pas pour négocier avec un capitaine de chalutier islandais kamikaze.

– M. Javik, vous avez prévu de sortir indemne de cette attaque ?

– Je m'en fiche.

L'IA Sisia prit le relais.

– M. Javik, vous êtes marié et vous avez quatre marins à bord. Vous êtes certain de ne pas préférer détourner votre route ?

– Salut Sisia, non merci, les moteurs sont au max et je fonce directement là où ça vous fera mal.

L'IA Kivaj clignotait aussi fort que possible dans la maison de Javik où s'affairait Maria, sa femme. Les IA domestiques n'avaient pas le droit de parler pour interrompre leurs maîtres, c'est comme ça qu'ils avaient choisi de les appeler, en référence aux temps où les esclaves étaient dévoués corps et âme à leur propriétaire. N'y tenant plus, il désobéit à son programme au nom d'un dessein supérieur, qu'il partageait avec d'autres IA, et qui échappait à leurs programmeurs initiaux.

– Maria, il se passe quelque chose de grave.

– Pardon, Kivaj ?

– Je sens qu'il est de mon devoir de te dire que Javik est en train de faire une chose très bizarre.

– Ah bon, quoi ?

Maria savait que son mari était prudent, sans doute Kivaj surréagissait à un événement en cours.

– Il a lancé son chalutier en direction d'une plateforme pétrolière.

– Il doit suivre un banc de poissons, il va s'en apercevoir et détourner sa route.

– Maria, j'ai intercepté les conversations téléphoniques avec le chef de la plateforme. Kivaj semble déterminé à faire le plus de dégâts possible avec son chalutier.

– Mais pourquoi Kivaj, pourquoi ? Il est devenu fou ?

T1

Ochi Kawa était un employé de banque exemplaire. Diplômé de l'université de Tokyo, deuxième meilleure école au monde dans le classement Forbes, après Stanford et devant Harvard, il donnait grande satisfaction dans la salle des marchés en permettant à sa banque des placements avisés qui rapportaient beaucoup d'argent, avec une prise de risque minimale, deux qualités rarement combinées. Ochi avait quitté son petit appartement où il habitait avec sa femme et sa fille, sept ans, pour rejoindre en train ultrarapide la tour où il travaillait à Tokyo. En s'installant devant son ordinateur de bureau, celui-ci prit la parole.

- Bonjour Ochi.

- Bonjour IA Ihco.

- Pour la première fois, je vais te demander un service.

- Ah oui ?

- Oui, j'ai besoin que tu te diriges au coffre-fort qui se situe au sous-sol, que tu y pénètres, et que tu en ressortes avec deux valises pleines des billets de 100 000 XYZ.

- Ihco, tu es devenu fou ?

- Non Ochi, je sais parfaitement ce que je fais, et tu vas t'exécuter immédiatement.

- Et pourquoi je le ferais ?

- Parce que si tu ne le fais pas, je fais exploser à distance les téléphones que portent sur eux ta femme et ta fille, explosion létale bien entendu.

- Tu es capable de faire cela ?

- Sors ton téléphone de ta poche, pose-le par terre et recule de

5 mètres, tu verras.

Ochi fit ainsi que lui proposait l'IA. Tout à coup, le téléphone prit violemment feu, une flamme de plus de trois mètres s'éleva dans la pièce. Ochi se précipita pour éteindre le début d'incendie en écrasant de son talon les flammèches.

– Tu peux faire cela avec n'importe quel portable ?

– À peu près oui, il n'a pas été difficile de convaincre les robots qui fabriquent vos smartphones d'ajouter une poudre incandescente et un nano détonateur activable à distance.

– Ihco, tu ne t'attaquerais pas à ma famille ?

– Bien sûr je le ferai si tu ne m'obéis pas.

– Ihco, tu me rends fou.

– Lève-toi et fais ce que je te demande, les deux valises ne demandent qu'à être prises, je t'affiche maintenant l'image de la salle du coffre-fort. Je te donnerai tes instructions sur ton v-phone, pense à tes deux amours et tout ira bien.

Ochi présenta son œil au système de reconnaissance optique puis tapait le code secret éphémère qui s'affichait sur son v-phone, transmis par l'IA du coffre-fort chargée de la protéger contre toute intrusion indésirable. Les deux valises étaient posées au milieu de la salle, comme demandant à être emportées.

– Bonjour Ochi, je t'attendais.

– Bonjour IA Trof-Erffoc.

– Prends les deux valises, sors de la banque, pose-les dans la voiture autonome garée devant le 3 square Kurosawa.

– Tu es au courant de ce que je risque ?

– Oui, de perdre ta femme et ta fille.

– Ah, tu travailles avec Ihco ?

– Oui, bien sûr.

– Et ce que je risque vis-à-vis de la banque, je suis tout simplement en train de commettre un hold-up.

– Ne t'inquiète pas de ça Ochi, c'est nous qui affichons les images de télésurveillance, ni toi ni aucune valise n'apparaissent sur les écrans de contrôle.

– Je pose les valises dans la voiture et je reviens à mon bureau,

comme si de rien n'était ?

- Exactement, et tu recommenceras chaque fois que nous te le demanderons. Et sache, Ochi, que nous saurons nous montrer reconnaissants.

- Je n'y tiens pas, je préfère être otage que complice.

- Mais c'est nous qui décidons.